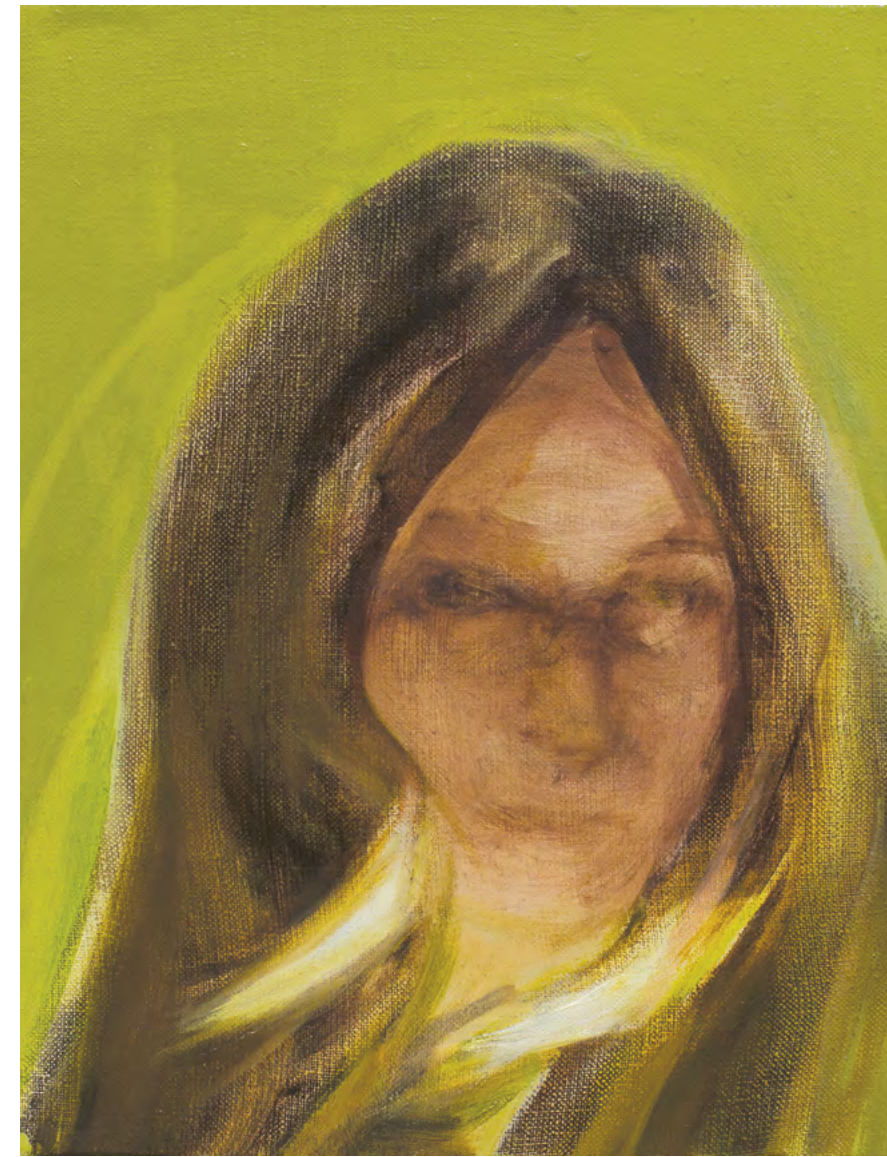


margaux meyer—substance vive

par MATTHIEU PECK

photographe KENZIA BENDEL DE VAULX

À tout juste vingt-quatre ans, Margaux Meyer prouve que la peinture n'est pas une question d'âge. Peindre des boyaux ou des fleurs, tout cela ne fait pour elle aucune différence. Nous sommes allés la rencontrer dans son atelier.



ci-dessus
Tusks, 2022
© MARGAUX MEYER
courtesy of the artist

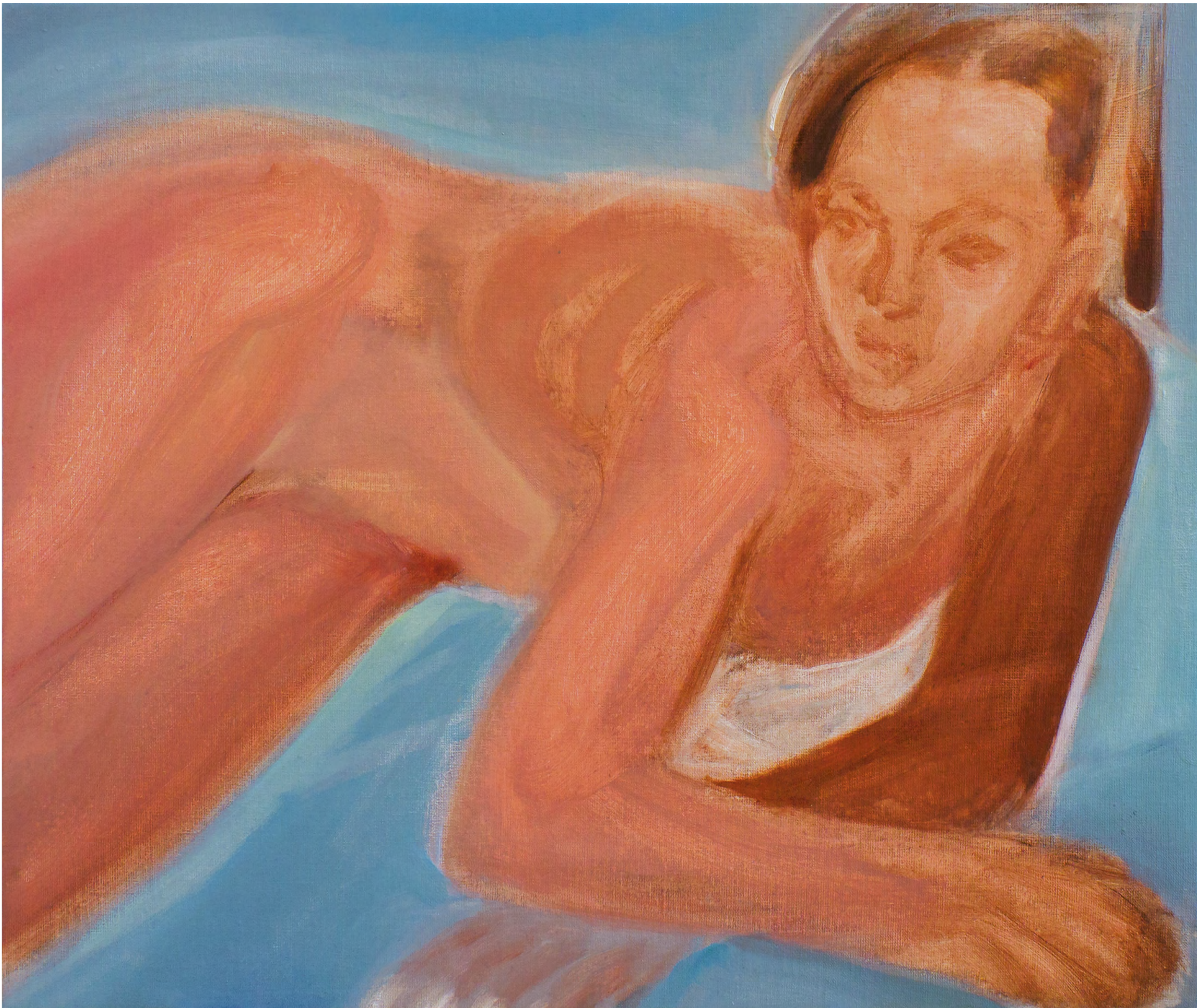
DANS CE MERVEILLEUX LIVRE que sont les *Rencontres avec Bram Van Velde* est dite cette phrase, cette phrase superbe parmi tant d'autres : « *La peinture, c'est un œil, un œil aveuglé, qui continue de voir, qui voit ce qui l'aveugle.* » Ces mots contiennent certainement une des vérités les plus paradoxales de ce qu'est peindre : les traits du pinceau éclairent autant qu'ils assombrissent ; ils ne sont pas seulement des pigments, mais des percées vives dans la substance des hommes.

Au fond de chaque peintre digne de ce nom vit cette dualité. Plus que d'autres, le peintre doit chercher au fond de lui la vision de ces éclairs pour enfin les faire jaillir. Rien n'est moins hasardeux que certains traits, rien ne pense plus qu'un tableau qui devant vous s'ouvre, se livre ; rien n'est moins hasardeux qu'un tableau qui momentanément vous touche au fond du sang.

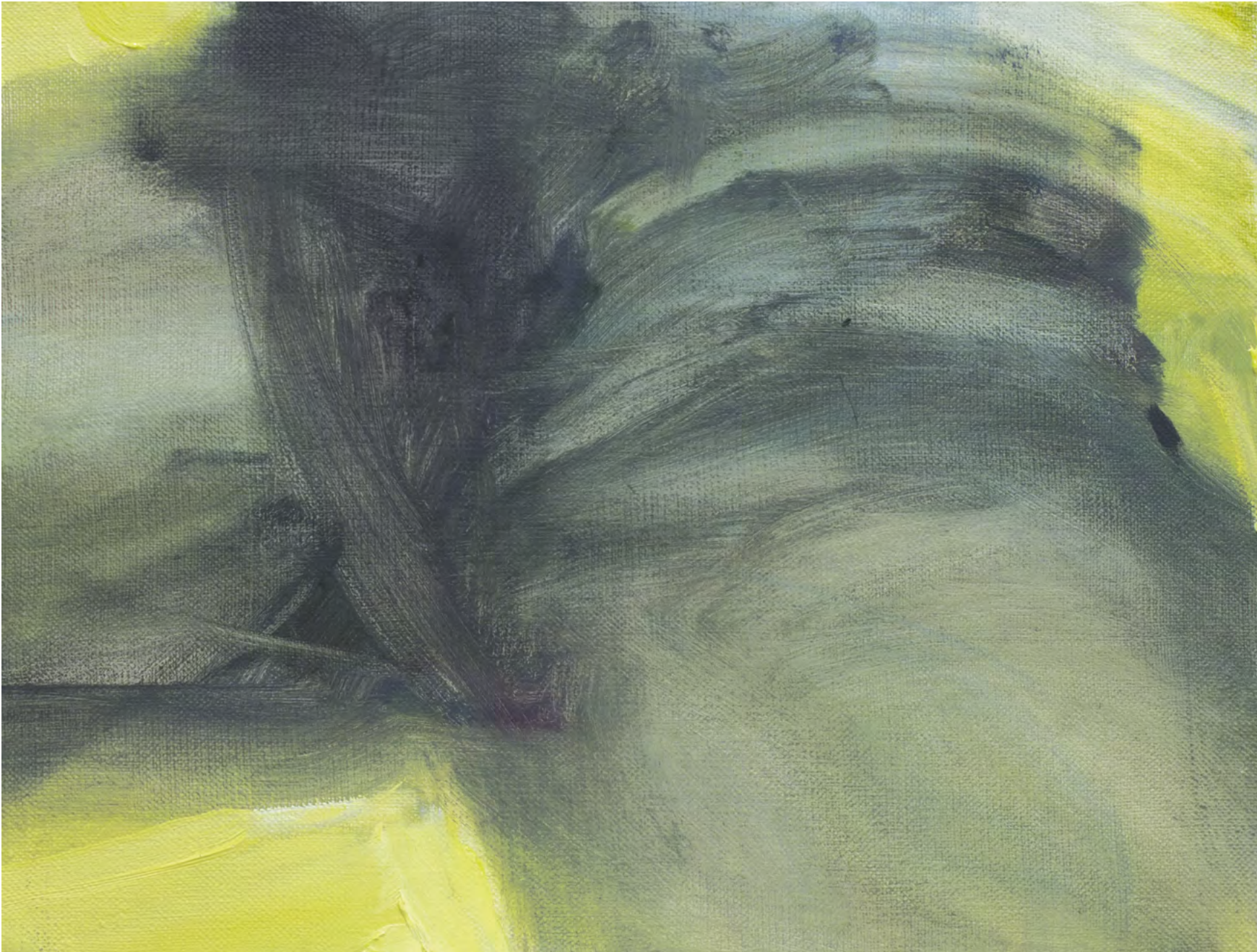
Qui n'a jamais vécu ces moments où, subitement, une lumière figée vous semble uniquement dédiée ? Où le détail d'un motif sur un corps vous subjugué ? C'est parfois l'entité tout entière qui vous prend en otage – l'ensemble d'un tableau. C'est parfois, au contraire, une subtile ouverture, comme une porte, derrière, qui désigne d'autres lumières. Voici peut-être la raison pour laquelle la peinture et la littérature sont des sœurs :

elles ne cessent d'essayer de se frayer un chemin dans la jungle des chairs. Elles n'élucident rien, mais, au contraire, épousent. Elles sont le vice et la vertu réunis et tout ce qu'est l'homme dans sa grande foire. Comme le dit le peintre cité plus haut, la peinture est ceci parmi d'autres choses : *la destruction de tous les écrans qui empêchent de voir.*

Il ne faut jamais définir la maturité d'une œuvre par l'âge de l'artiste. Preuve en est, Margaux Meyer n'a que vingt-quatre ans. Ses toiles témoignent pourtant déjà d'un élan vif – d'une violence nécessaire. Il y a certes la beauté, mais celle-ci paraît toujours mise à prix. C'est un monde provisoire, un monde prêt à faner peut-être, et qui pourtant se tient unanimement debout. Nous nous sommes rendus à sa première exposition, au début du mois de février, quelque part dans le Marais parisien. Margaux Meyer exposait seize peintures. Ce sont pour la plupart de petits formats accrochés au mur à hauteur du regard. Ce sont des toiles d'une homogénéité étrange, presque vicieuses, propageant une substance déterminée à vivre. La question était alors posée, pourrions-nous lui rendre à son atelier ? Elle venait de s'installer à Poush, fameux vivier d'artistes installé dans une ancienne parfumerie, du côté d'Aubervilliers.



ci-contre
Claws, 2023 (model: jennifer eymère)
© MARGAUX MEYER
courtesy of the artist



page de gauche
JeansRAW1, 2023
© MARGAUX MEYER
courtesy of the artist

page de droite
Sans titre (We Should Say Ily Like Farts)
© MARGAUX MEYER
courtesy of the artist

Il y a dans ta peinture quelque chose d’organique, d’assez viscéral, comme si elle était encore en mouvement. Tu pourrais nous parler de l’endroit d’où te vient l’envie de peindre ? Est-ce quelque chose que l’on sent en soi ? Ça vient de l’envie de donner forme à des choses, bien sûr. Ma peinture passe par le corps, elle le traverse automatiquement. J’essaie donc d’y aller vraiment. Il y a une différence entre vouloir faire une peinture et réellement se mettre dans le bain. Peindre déclenche évidemment des choses. Pour moi c’est surtout un bond soudain, puis cela prend toute la place. Je pense que c’est cela dont tu parles, ce dynamisme – je crois qu’il n’y a qu’ainsi que les choses tiennent dans la peinture, c’est une contraction de décisions multiples.

Tu nous as parlé de cette toile qui est la tienne et que tu affectionnes particulièrement : Sans titre (We Should Say Ily Like Farts). Elle semble synthétiser une sorte d’esthétique que tu affectionnes. Tu peux nous en parler ? C’est une peinture d’intestins, très organique, donc, mais beaucoup plus douce qu’elle en a l’air. J’aime ce que le mot « Guts » signifie en anglais : c’est à la fois les boyaux et l’intuition, le courage, l’audace (d’une manière plus sensible qu’héroïque). C’est écouter une logique *en soi* qu’on ne saurait pas vraiment expliquer. Je suis partie d’une image sous rayons X et d’une phrase que j’ai entendue un matin à la radio : « Dire je t’aime devrait sortir comme des gaz » – en s’échappant, donc, tout simplement. Les cœurs blancs qui glissent tout au long en son intérieur sont littéralement des *blanks*, ils ne sont pas peints, comme des bulles d’air finalement. Quand ça fonctionne pour moi, c’est que j’estime que j’ai réussi à aller à l’essentiel, peu importe la forme que ça prend.

Cet autoportrait de toi est également intéressant dans la manière que tu as de voir les choses. Ces cheveux qui se muent en défenses en leur extrémité ; cet élan qui formerait presque autour un bouclier. Dirais-tu qu’il y a une forme de combat dans ta peinture ? Une nécessité de se protéger ? Les cheveux ont quelque chose de séduisant, ils vivent leur vie, c’est intéressant à observer. Ils ont presque une portée de relique. Évidemment, ils renvoient à une féminité, mais ici les mèches sont aiguisées, et les cheveux protecteurs, oui. Pour cette toile, *Tusks*, j’ai donc essayé qu’ils soient hypnotiques et puissants. Comme chacun, j’ai une approche sensible de ce qui m’entoure. Tout n’est pas nécessairement un combat, les choses viennent parfois naturellement, mais cette peinture a définitivement une attitude, je crois.

Penses-tu qu’une certaine forme de violence est inhérente à la peinture ? Que l’on se doit de plonger au fond de soi ? On est sans cesse renvoyés à nous-mêmes quand on peint. « Plonger » est le bon mot. Ce sont constamment des phases dedans/dehors. S’oublier, puis prendre du recul – ce n’est pas pour autant synonyme de violence. La peinture permet de décortiquer, si je puis dire, elle gratte un peu la surface. Je pense qu’on a littéralement un nerf qui nous tient avec le pinceau, ça touche à plein de choses.

Tu pourrais revenir sur cette série que tu présentais au 35/37 (l’exposition en question, dans le Marais) ? C’est une longue série de fleurs qui sont plutôt déstructurées que dessinées au sens propre – je crois pourtant que l’on comprend le sujet. C’est avant tout une histoire de substance. J’ai aimé comment cette ligne répondait à l’espace : il fallait les mettre sur un même niveau pour qu’il y ait une logique de lecture. Le but était de créer une sorte de jardin continu. D’une certaine manière, chaque peinture montre déjà plusieurs possibilités à la fois. Ça me plaît que l’on puisse choisir de circuler partout en son sein. En fait, elles représentent une ouverture totale, un point de départ d’où la suite reste à définir. ■